

Stèles funéraires en pays tamoul: Langue et société aux 6^e-7^e siècles

Appasamy Murugaiyan

Les guerriers aux yeux sévères, ayant aiguisé leurs flèches
sur l'antique *naṭukal*¹ effrayant, ont usé les côtés.
Pour propager le nom et le renom des guerriers,
les écritures ont été gravées [sur le *naṭukal*].
Ne pouvant plus les discerner,
Épuisés, les passants étrangers abandonnaient.
[*Akanāṇṇūru* 297: 6-10]²

1. Introduction :

Sans les sources épigraphiques, il n'est pas de reconstitution historique. Cependant, l'importance de tous les types de textes épigraphiques n'a pas été reconnue. La stratégie d'analyse de textes n'a pas permis non plus de rendre compte à la fois de la fonction et du sens de ces documents à leur juste valeur.

Les stèles funéraires ou *naṭukal* (pierre plantée) sont érigées en mémoire des combattants tombés en accomplissant leur devoir dans les escarmouches. Ces stèles sont concentrées dans la région de Toṇṭai Maṇṭalam et de Koṅgu Maṇṭalam, dans les districts de Darmapuri et Tiruvannamalai au nord-ouest du Tamil Nadu. L'essentiel de la stèle funéraire (*naṭukal*) est bien résumé dans les vers de *Akanāṇṇūru* traduits ci-dessus. Du fait qu'elles commémorent l'exploit de guerriers serviteurs et non pas celui de rois, et qu'elles ont pour auteurs des personnes du peuple — amis ou famille du défunt, habitants du village — et non pas la famille royale, elles se distinguent des inscriptions royales. Elles n'en constituent pas moins une source historique importante. L'objectif de cet article est de montrer comment ces documents, de nature populaire, contribuent à éclairer notre connaissance de la langue et de l'histoire culturelle tamoules.

2. Corpus :

Jusqu'à ce jour, environ 317 stèles funéraires (ou *naṭukal*), érigées entre le 5^e siècle et le 15^e siècle, ont été découvertes. 90% de ces monuments funéraires se trouvent concentrés dans les districts de Tiruvannamalai et Dharmapuri dont 80% relèvent des régions des Pallavas. Parmi ces stèles funéraires, 248 comportent des inscriptions rédigées jusqu'à la moitié du 8^e siècle dans une seule écriture, le *vaṭṭeluttu*. Le corpus est constitué à partir de deux volumes: (1) *Ceṅkam Naṭukaṛkaḷ*, (1972) et (2) *Tarmapuri Kalveṭṭukkaḷ* (1975)³ publiés par le service archéologique du Gouvernement du Tamil Nadu. Dans ces deux

¹ L'expression tamoule *naṭukal* (pierre plantée) est traduite dans cet article par 'stèle funéraire'.

² *kaṭuṅkaṅ maṛavar pakali māyṭteṅa / maruṅkul nuṅukiya pēmutir naṭukaṛ / peyarpayam paṭarat tōṇṇu kuṅyileluttu / iyaiṇṇuṅ nōkkal cellā tacaiṇṇuṅ / ārucel vampalar viṭṭaṅar ...* (Notre traduction)

³ Dans cet article, les exemples cités à partir de ces deux volumes sont signalés par C (*Ceṅkam Naṭukaṛkaḷ*) et D (*Tarmapuri Kalveṭṭukkaḷ*).

volumes sont publiées environ 111 inscriptions de stèles funéraires. Seules les inscriptions des 6^e et 7^e siècles seront retenues pour cette étude, ce qui représente 41 inscriptions au total. La quasi-totalité des stèles funéraires de cette époque a été érigée sous le règne des Pallavas, sauf deux, une stèle funéraire du règne de Bana (D.1974.62) au 6^e siècle, et une autre sous celui de Gangar (D.1973.17) au 7^e siècle.

3. Langue et société tamoules :

Les travaux sur l'histoire culturelle de la langue tamoule se sont investis à démontrer combien le tamoul se distingue du sanskrit et des autres langues de l'Inde – en accordant une grande importance à la dichotomie nord/sud, aryen/non aryen, indo aryen/dravidien. Dans cette démarche, les concepts comme « sanskritisation », « aryanisation » ou « brahmanisation » sont employés sans tenir compte des paramètres sociaux et historiques propres à chaque groupe linguistique. Ces concepts sont appliqués par leurs auteurs comme un invariant vis à vis de toutes les langues et cultures de l'Inde, alors que le degré de la diffusion culturelle sanskrite varie énormément d'une langue à l'autre⁴. La notion de sanskritisation introduite par M.N. Srinivas — il n'a d'ailleurs pas cessé de la réviser— fait sans doute une exception dans son domaine d'anthropologie sociale. Pourtant, G. Hart trouve ce terme erroné dans le contexte tamoul (1975 :133).

Si l'on s'interroge sur la présence des éléments sanskrits dans l'aire linguistique dravidienne, on est amené à admettre le fait que le tamoul y a montré une résistance relativement importante comparée au télougou, au kannada et au malayalam. En effet, comparé aux trois autres langues dravidiennes, le taux des emprunts sanskrits dans le corpus du *Caṅkam* est insignifiant : 2% dans le *Tirumukurāruppāṭai*, 1% dans les *Pattuppāṭṭu* (Hart[1976:42]).⁵ La littérature du *Caṅkam* est reconnue pour son originalité sans pareille, pour ses fondements théoriques, pour sa prosodie, pour sa rhétorique et pour son métalangage. K. Zvelebil propose une explication historique à cette originalité : « the earliest vigorous bloom of Tamil culture began before the sanskritization of the South could have had any strong impact on Tamil society » (1973:4 et 13). Zvelebil situe la période de sanskritisation tout au début de l'époque de saṅgam. Alors que selon F. Gros «La période optimum des contacts aryen-dravidien paraît ainsi située à une époque védique » (1983 :81). Quant au métalangage et aux termes techniques, les avis sont partagés : pour A.K. Ramanujan c'est « ultra tamil », tandis que S.V. Shanmugam note dans *Tolkāppiyam* une influence du sanskrit.⁶ Enfin, toujours à propos du *Caṅkam*,

⁴ Dans ce même esprit, nous trouvons par ailleurs le terme de « prakritization » employé par Zvelebil, à propos du tamoul des inscriptions (Zvelebil, K. 1973 :141). Mais ce terme n'a pas persisté comme le sanskritization. Même si l'on comprend que ces termes désignent en partie un emprunt culturel et linguistique, les auteurs ne donnent malheureusement aucune définition de ces termes.

⁵ "It is true that Nilakanta Sastri and others have suggested that early Tamil literature is indebted to Sanskrit and that it shows a hybrid society in which Aryan and non-Aryan elements cannot be separated. In fact, however, there is relatively little which the most ancient Tamil owes to Aryan influence." (Hart 1997:42)

⁶A.K. Ramanujan, cité dans Zvelebil 1973:4; S. V. Shanmugam (1988).

nombreux sont les travaux qui, depuis plusieurs décennies, ont démontré la grandeur du peuple du *Caṅkam*. Mais on ne peut ignorer l'avis tout à fait contraire dans une publication récente par Herman Tieken « Thus, where Kailasapathy maintains that the people depicted in *Akam* belong to the aristocracy (Kailasapathy 1968 :11-13), I find, by contrast, only poor and foolish villagers ; or, where Zvelebil wrote that in *Akam* there are only Romeos and Juliets (Zvelebil 1986 :90), I see only unhappy and thwarted lovers. ».⁷ Ces divergences sur un même corpus qu'est le *Caṅkam* témoignent très clairement qu'il y a un problème d'interprétation et qu'il nous manque un outil d'analyse approprié.⁸

La « sanskritisation » n'est, en fin de compte, qu'un aspect de la culture tamoule où existaient, sinon coexistaient plusieurs langues. Chaque langue avait un rôle distinct et correspondait à une répartition fonctionnelle évidente, même s'il n'est pas possible d'évoquer un véritable bilinguisme. Une telle distribution linguistique n'était pas propre à la seule société tamoule. On la trouve plus codifiée et structurée chez Panini et Patanjali. Ou encore, comme dans le théâtre sanskrit conçu en deux ou trois langues où seul l'homme — le héros — est autorisé à parler en sanskrit tandis que les femmes et les autres personnages doivent parler en pali ou en prakrit (Deshpande 1986). Cette répartition qui n'est ni aléatoire ni anodine dépend bien évidemment du pouvoir institutionnel et culturel de chaque langue. Deshpande montre clairement comment les règles d'utilisation du sanskrit et des prakrits sont codifiées dans les grammaires sanskrites.⁹

Si le phénomène de « sanskritisation » est compris comme un modèle de diffusion culturelle élitiste, il ne faut pas perdre de vue que la langue n'est qu'une des composantes de la culture. Un des problèmes de modèles linguistiques proposés jusqu'ici est d'avoir imposé une notion unique de « sanskritisation » à toutes les langues, tant indo-aryennes que dravidiennes, sans tenir compte de leurs contextes culturels et historiques. L'analyse d'une telle diffusion culturelle ne peut être faite uniquement sur des données linguistiques et littéraires. Les éléments linguistiques isolés de leurs composantes culturelles et politiques globales induisent en erreur. Comme le montre Ragava Varier, l'interprétation des données textuelles doit être accompagnée des données archéologiques et épigraphiques pour éviter des erreurs et interprétation partielles. Par ailleurs, le tamoul en tant qu'institution sociale, depuis son antiquité, et selon les sources archéologiques et littéraires

⁷ Tieken [2001: 4]. Et on lira en page 5 « In fact, and surprisingly so, the study of Tamil literature abounds in unfounded assumptions ». Voir également pages 51-53.

⁸ Voir Ragava Varier pour une discussion détaillée (1999).

⁹ Parmi de nombreux arguments présentés par Deshpande nous en citerons seulement quelques uns qui mettent en lueur les fonctions hiérarchisées des langues de l'époque védique jusqu'à Patanjali : « ... although it is obviously clear that such elites normally spoke a form of Apabhramsa or Prakrit at home and spoke proper Sanskrit only in the context of a sacrificial performance » p.315. « It (Sanskrit) was mainly restricted to the sacrificial and academic activity of the learned Brahmins of Aryavartha. Women and non-Brahmins are not the normative speakers of Sanskrit ». p.317. Sur les utilisateurs du sanskrit: « Ce qui est à retenir est le statut du sanskrit non pas tant comme langue de la haute société, mais plutôt comme langue de ceux qui ont accès à la haute éducation » (Filliozat, P.S. 1992:61), voir également pp. 60-94, pour d'autres points de vue.

existantes actuellement, n'a jamais existé dans un contexte culturel et historique imperméable. D'où la nécessité d'une approche sociolinguistique historique.

Dans l'histoire de l'épigraphie indienne, l'emploi de plusieurs langues est en fait lié aux conditions politiques et historiques. Dans l'Inde du Nord, avant l'utilisation du sanskrit, on a employé le prakrit et les dialectes indo-aryens moyens au moins pendant trois siècles, entre le 3^e et le 1^e siècle avant J.-C. C'est seulement au 4^e siècle après J.-C. que le sanskrit remplace entièrement le prakrit (Salomon 1998 :72). Le tamoul a été l'une des rares langues régionales employée dans les plus anciennes inscriptions dites *tamiḷ-brāhmī* (entre le 3^e av. J.-C. et le 3^e ap J.-C.). Les textes épigraphiques sont souvent associés à une forme de bilinguisme. Parmi les inscriptions royales tamoules, certaines sont bilingues — sanskrit et tamoul —, mais la plus grande majorité d'entre elles sont en tamoul. Tandis que les inscriptions de stèles funéraires sont seulement en tamoul, ce qui explique l'absence de l'écriture *grantha* jusqu'à la fin du 7^e siècle.

Même lorsque les textes des inscriptions de temple sont en tamoul, ils contiennent un nombre important d'emprunts au sanskrit. Les emprunts indo-aryens dans les textes épigraphiques sont attestés dès l'origine des inscriptions tamoules. La diffusion lexicale des éléments sanskrits atteint les constituants les plus fondamentaux de la culture tamoule, à savoir des noms de lieux et des noms propres, par exemple. Les noms de rois Pallavas étaient tous en sanskrit. Dès le début du 8^{ème} siècle, les rois Pandyas changèrent leur nom en sanskrit. En effet, la « sanskritisation » qui commença à l'époque des Pallavas prit une ampleur de plus en plus importante, de la cours royale aux gens de la couche supérieure (Pillai, K.K. 1956). Le taux d'emprunts à l'indo-aryen varie considérablement d'une époque à l'autre en fonction du type d'inscription. Par exemple, dans les inscriptions *tamiḷ-brāhmī* (3^e siècle av. J.-C. au 3^e siècle ap. J.-C.), on trouve plus de 50% d'éléments indo-aryens, notamment pali et prakrit (Zvelebil, 1970, p.15 et 1964). Tandis que les inscriptions de stèles funéraires des 6^e et 7^e siècles n'en contiennent que moins d'un pour cent. L'utilisation des éléments indo aryens, même si elle est considérée comme aryanisation, est la norme et est une composante indispensable dans la formation d'un 'langage épigraphique' ou un « chancellory language ». Ce 'langage épigraphique royal' ne fait que refléter une réalité sociolinguistique dans l'histoire de la langue tamoule.

4.1. Culture épigraphique tamoule:

La culture épigraphique tamoule remonte au 2^e siècle avant J.-C. L'épigraphie tamoule, forte de quelques 35 000 textes — soit un tiers des textes découverts en Inde — constitue une source indispensable pour toute étude sur le tamoul et sur l'Inde du Sud. On trouve quatre variétés d'inscriptions en tamoul :

- 1. inscriptions *tamiḷ-brāhmī*,
- 2. inscriptions sur les fragments de poterie,
- 3. *naṭukal* (stèles funéraires ou pierre de héros),
- 4. *kōyil kalveṭṭukkaḷ* (inscriptions de temples).

La pratique de l'épigraphie montre une évolution constante et affiche une plus grande croissance à partir du 9^e siècle. Entre 550 et 850, sous les Pallavas et les Pandyas, on trouve environ 1000 inscriptions ; entre 850 et 1300 on note environ 18 000 textes pandyas et cholas dont 11 000 par les rois Cholas. Le nombre d'inscriptions commence à diminuer à partir du 14^e siècle ; et entre 1300 et 1900 on note environ 7000 inscriptions.

Les toutes premières inscriptions dites *tamiḷ-brāhmī*, sont datées entre le 2^e siècle avant J.-C. et le 3^e siècle après J.-C. Jusqu'à ce jour, 89 inscriptions ont été découvertes dans le sud et l'ouest du Tamil Nadu. Ce sont des textes très courts, contenant souvent un ou deux mots jusqu'à deux lignes, décrivant le type de don (lits, abris dans les cavernes), noms des donateurs et des moines.

Dans une vingtaine de sites, aussi bien en Inde qu'à l'étranger, plus de 275 fragments de poterie contenant des noms patronymiques ont été découverts. Ces fragments écrits en écriture *tamiḷ-brahmi* sont datées entre le 2^e avant J.-C. et le 3^e après J.-C. (Mahadevan, I. 2003 :43-51).

Les inscriptions de stèles funéraires (ou les *naṭukal*), monuments populaires, exaltent la mort des guerriers tués au combat. Ces monuments sont datées entre le 5^e et le 15^e siècle et contiennent des inscriptions plus élaborées que dans les deux cas précédents.

Les inscriptions de temples, documents royaux, très grands en nombre, enregistrent des dons aux temples, aux brahmanes et aux autres serviteurs de temples faits par les rois et leurs proches. Comme le montrent les inscriptions des temples et celles sur des plaques en cuivre, l'écriture se confine à partir des 7^e-8^e siècles à l'usage exclusif des familles royales et/ou des membres de groupes élitistes. Cette évolution va en effet jusqu'à la disparition du *vaṭṭeluttu*. La technique d'écriture et le moyen de communication sont désormais au service des institutions, des pouvoirs dynastiques, des assemblées du village et des temples.

Cette culture épigraphique va de pair avec l'évolution de la paléographie tamoule : *tamiḷ-brahmi*, *vaṭṭeluttu* et *tamiḷ* (ou *pallava tamiḷ*). L'écriture *tamiḷ-brāhmī* fut employée, entre le 2^e siècle avant J.-C. et le 3^e siècle après J.-C., dans les 'inscriptions *tamiḷ-brāhmī*' connues également comme des inscriptions de cavernes ainsi que sur les fragments de poterie. Dès le 6^e siècle, issue de l'écriture *tamiḷ-brāhmī* apparaît l'écriture *vaṭṭeluttu*, forme de plus en plus arrondie à cause de changement du support et des outils. Cette écriture a été employée dans tout le pays tamoul (Chera, Chola, Pandya et Pallava). Ensuite l'écriture *tamiḷ*, connue également comme '*pallava tamiḷ*' se développe entre les 6^e et 7^e siècles. Ce sont les rois Cholas qui la récupérèrent et l'imposèrent dès le 9^e siècle comme l'unique écriture de toute la région tamoule. L'innovation de l'écriture *grantha* ou *pallava grantha* dès le 6^e siècle est encore une autre étape importante dans l'histoire culturelle tamoule. Dans les inscriptions de temples, en plus de l'écriture *tamiḷ*, le *grantha* a été utilisé pour écrire les emprunts indo-aryens.

4.2. Tamoul et problématique du niveau de langue :

Zvelebil, dans son « Introduction to the historical grammar of Tamil » propose trois courants linguistiques :

- 1) *centamil* or standardized literary language,
- 2) inscriptional language et
- 3) hybridized, aryanized Buddhist and/or Jaina Jargon (1970:15-16).

Ce qui nous intéresse ici, c'est le deuxième courant — la langue des inscriptions¹⁰. Ce terme « langue des inscriptions », est chargé d'une histoire de plusieurs siècles de contacts des langues, des cultures et du changement de pouvoir politique. La présenter comme une entité linguistique homogène masque les vrais visages des inscriptions, qui sont composées de plusieurs variétés de tamoul. Les textes épigraphiques tamouls de différentes régions et de différentes époques contiennent quelques particularités dialectales — régionales. Ce qui est à l'origine de la thèse d'une présence abondante d'exemples de tamoul parlé dans les textes épigraphiques et il en découle deux tendances:

- 1) le tamoul d'épigraphie est très proche du tamoul parlé (Meenakshisundaran 1965 :7, Zvelebil 1970, Velupillai, 1967). Mais bien que le tamoul des inscriptions révèle un grand nombre de variations dialectales régionales (Agesthalingom et Shanmugam, S.V. 1970 ; Velupillai, A. 1976), ces derniers ont pris une position neutre en n'assimilant pas le tamoul parlé et les variétés régionales.
- 2) De plus, A. Velupillai associe le tamoul des inscriptions à la notion de tamoul standard¹¹ (Velupillai, A. 1976).

Les termes de 'spoken language', 'standard Tamil' ne sont ni justifiés ni définis, mais utilisés à défaut de trouver un terme approprié qui représenterait à sa juste valeur la variété de tamoul des inscriptions qui s'oppose, par exemple, au tamoul du corpus littéraire.

Le même problème peut se poser quant aux traits de la langue parlée dans les textes du *Caṅkam*. Là encore, on se heurte au problème d'une définition claire et scientifique du terme 'tamoul parlé' à l'époque du *Caṅkam*. On établit un rapprochement avec du 'tamoul parlé' à partir de quelques formes phonologiques qui s'éloignent du tamoul de la poésie :

<i>āytti</i> > <i>āycci</i>	palatalisation de consonnes dentales ;
<i>yār</i> > <i>ār</i>	effacement de la consonne palatale en position initiale ;
<i>pōltu</i> > <i>pōtu</i>	effacement du <i>l</i> (latérale fricativisée) ;
<i>kiṇṇru</i> > <i>kiṇru</i>	morphème du présent ¹² .

Ces occurrences ne nous permettent pas pour autant de spéculer sur le tamoul parlé à l'époque du *Caṅkam*. Il pourrait bien s'agir d'une variation régionale

¹⁰ Voici la définition que donne Zvelebil : « the inscriptional language, most probably nearer to the spoken language, best represented in its beginning stages by middle and later Pallava inscriptions, and later by the Chola inscriptions, somewhat to the language of early and middle bhakti poetry » (1970:16).

¹¹ « The language used in most of the Pandya inscriptions was rather close to the standard Tamil. It preserved classical form in a large measure. On the other hand, as a whole, language was not standardised in the Pallava Kingdom » (Velupillai, 1980:172).

¹² Shanmugam S.V. 1989 :205 ; Singaravelu, C. 1980 : 215-229.

comme l'a fait remarquer Sethupillai¹³. Par contre, ces éléments lexicaux avec leurs variations phonologiques pourraient constituer un apport dans la reconstitution éventuelle du tamoul parlé. Le corpus du *Caṅkam* ne peut constituer un modèle pour reconstituer le tamoul parlé de l'époque classique.¹⁴ Tout d'abord, la fonction de la langue dans le corpus du *Caṅkam* est très complexe. La langue fut conçue comme un outil très performant et idéal. A.K. Ramanujan nous présente un déploiement de la notion même de la langue en ce qui concerne le *Caṅkam* — la syntaxe, la grammaire, le vocabulaire n'ont pas les fonctions qui leurs sont habituellement connues¹⁵. Il existe donc un énorme écart entre la langue du *Caṅkam* et un tamoul parlé de cette époque. Le tamoul de la poésie depuis le *Caṅkam* n'est pas resté figé et montre une évolution qui va de pair avec les changements de pouvoir politique, culturels et des tendances religieuses. Même si tout le monde tombe d'accord sur le fait que le tamoul parlé et le tamoul littéraire sont différents l'un de l'autre, il reste toutefois à définir le tamoul parlé par rapport aux dialectes régionaux.¹⁶

En quoi consistait le tamoul parlé? Où peut-on trouver la trace de ce langage quotidien employé par le peuple? Définir et reconstituer le tamoul parlé à partir uniquement des textes écrits, littéraires et épigraphiques, est un exercice perdu d'avance. Jusqu'à ce jour, on ne dispose ni de données linguistiques suffisantes ni de méthodologie nous permettant de définir le terme bien galvaudé de « spoken Tamil », « colloquial language » et « standard Tamil ». Dans la reconstitution historique du tamoul parlé, il est important de tenir compte des autres langues dravidiennes, au moins, au sein du groupe du sud dravidien, en particulier des langues à tradition orale. Car cela ne peut être fait uniquement à l'intérieur du tamoul. Zvelebil, K. signale le rapprochement sur le plan phonologique entre le tamoul parlé moderne d'une part, et le malayalam, le kannada et le télougou d'autre part.¹⁷

Depuis la ville de Madurai, capitale et siège de l'Académie tamoule, le centre d'intérêt se déplace à Kanchi, la capitale des Pallavas, pour arriver enfin chez les Cholas dans la région centrale du Tamil Nadu (Zvelebil, 1964 :249-250). L'histoire de la langue tamoule est donc jalonnée de mouvements politiques et culturels divers où le tamoul se manifeste dans ses divers avatars : tamoul du

¹³ « Dialectal words, however, have found their way into the vocabulary of the standard language either by virtue of their intrinsic worth or by the authority of the poets who pressed them into service » » Sethupillai, [1944] 1974: 2.

¹⁴ « Visvanathan Peterson évoque avec beaucoup de prudence la problématique de la langue parlée à l'époque classique : « The rhetorical framework and patterns of cankam poems, many of which are dramatic monologues, may convey to us some idea of the spoken language of the classical age, but that language is far removed from modern spoken Tamil » (1991, p. 83).

¹⁵ « The poets language is not only Tamil : the landscape, the personae, the appropriate moods, all become a language within language. Like a native speaker, he makes 'infinite use of finite means', to say with familiar words what has never been said before ; he can say exactly what he wants to, without even being aware of the ground rules of his syntax » (Ramanujan, A.K. 1999, pp.250-251).

¹⁶ Par exemple « Most of the old records have some reflections of regional dialects just as they have a few colloquial forms » (Zvelebil 1964:251).

¹⁷ « We should be aware of the fact that the colloquial Tamil is, phonologically, "nearer" to Malayalam, Telugu and Kannada than is the literary form. Many of the changes characteristic of colloquial Tamil today have been completed in Telugu and Malayalam in the past, and became part of the grammar of the literary forms of these languages." (Zvelebil 1964: 250).

Caṅkam, de Pandya, de Pallava et de Chola, les dialectes régionaux, sans oublier enfin le « tamoul parlé » et le « tamoul standard ».

La question est de savoir où se situe le tamoul des stèles funéraires. D'un point de vue géopolitique, c'est du ressort des Pallavas. Chronologiquement, nous sommes en pleine période post-*Caṅkam*. Comparée aux deux autres types d'inscriptions, la stèle funéraire ne se range ni avec les inscriptions *tamiḷ-brāhmī*, ni avec les inscriptions de temples. Mon propos n'est pas de classer le tamoul de stèles funéraires dans une des catégories énumérées jusqu'ici mais de dégager quelques traits saillants et de démontrer que le choix de la langue n'est pas aléatoire, qu'un tel choix est étroitement lié à un faisceau de facteurs : les protagonistes de stèles funéraires, leur milieu socioculturel et leur paysage professionnel.

5. Stèle funéraire, monument commémoratif populaire :

C'est au début des années 1970 que le service archéologique du gouvernement du Tamil Nadu découvre en grand nombre des stèles funéraires. A ce jour plus de 300 stèles sont répertoriées (Nagaswamy 1972, 1975 ; Rajan 2000). Cette découverte a suscité une grande effervescence, en particulier du point de vue de la littérature du *Caṅkam*¹⁸.

Les stèles funéraires se trouvent concentrées dans les régions de *Toṅṭai Maṅṭalam* et *Koṅgu Maṅṭalam* dans les districts de Dharmapuri et Tiruvannamalai au nord-ouest du Tamil Nadu, dans les régions frontalières du Karnataka, tandis que dans les régions de Chola et de Pandya, très riches en inscriptions de temples, elles sont plutôt rares et datent d'époque tardive. Les plus anciennes datent du 4^e siècle et les plus récentes du 16^e siècle. La quasi-totalité de ces stèles funéraires date de l'empire Pallava. Néanmoins, on trouve des stèles funéraires d'époques plus tardives, par exemple il a été découvert neuf stèles funéraires du 16^e siècle de la dynastie Pandya dans le district de Tirunelveli au Sud de Tamil Nadu (Annual Report on (South Indian) Epigraphy, 1939-40 to 1942-43 : 300-309).

Toṅṭai Maṅṭalam et Koṅgu Maṅṭalam se situent dans une région montagneuse, où s'allonge la montagne « Savvādu ». Ces deux régions se disputaient entre elles, lors d'enlèvement ou de récupération de bétail, d'où la présence d'un grand nombre de stèles funéraires dans cette zone. Dans ces contrées, les noms des villages se terminent par *kāṭu* « forêt, champs » et on y trouve des habitations de *vēṭar* « chasseurs ». Une telle description correspond au paysage de *Kuriñci* (région montagneuse) décrit dans le *Caṅkam*.

Le *Caṅkam* célèbre les stèles funéraires, c'est un des thèmes littéraires, l'enlèvement (*nirai kavartal*) et la récupération de troupeaux de vaches (*nirai kolludal*) lors d'une escarmouche, qui relève de deux genres : *veṭci* et *karantai* respectivement. *Veṭci* (*ixora*) et *karantai* (*ocimum basilicum*) sont des fleurs qui composent les guirlandes dont se parent les guerriers pour annoncer leur intention d'enlever ou de récupérer les troupeaux de bétail.

¹⁸ Par exemple *Seminar on Hero stones*, Nagaswamy, R (Ed)1974.

Les stèles funéraires, contrairement aux édifices royaux, se trouvent en général en dehors de la ville ou bien loin des habitations, souvent près d'un étang ou d'un lac, dans la forêt ou dans des champs. L'érection de stèles funéraires ne se limite pas qu'à la commémoration des guerriers-serviteurs tombés lors des combats, l'enlèvement et la libération des vaches; cette pratique, en effet, s'étend également pour honorer des actes de bravoure tels que sauver l'honneur des femmes ou combattre des voleurs¹⁹. On trouve aussi une stèle funéraire en mémoire du brahmane Cattimurātēvan, tué dans une guerre (Annual Report on (South Indian) Epigraphy, 1928-29, No. 144). Ce dernier exemple, bien que rare, témoigne que ce ne sont pas toujours des guerriers —serviteurs — qui faisaient l'objet de stèles funéraires.

L'installation de stèles funéraires est un rituel codifié. Dans le *Tolkāppiyam* (*Tol. Poruḷ*, 60), on trouve la description des différentes étapes, en général six, chacune correspondant à un rituel magico-mystique, et qui s'enchaînent l'une après l'autre jusqu'à la sanctification des stèles funéraires. Voici les six étapes de l'installation de stèles funéraires²⁰ : 1) Prospection (choix de la pierre), 2) Choix d'une heure auspiciouse, 3) Purification dans l'eau sacrée, 4) Erection de la pierre, 5) Célébration (offrandes et festin) et 6) Vénération.

Le culte des stèles funéraires s'est développé au cours des siècles.²¹ Le héros représenté dans la stèle funéraire, par le pouvoir qui émane de lui suite à une mort héroïque (*vīramaraṇam*), atteint le niveau d'une divinité protectrice et de prospérité. On lui attribue d'une part le pouvoir de protéger le village et la famille contre des ennemis et d'autre part, celui d'assurer la prospérité du village. Les stèles funéraires, pierres commémoratives érigées en l'honneur d'un guerrier - serviteur (*sēvaga*)- devenaient ainsi un lieu de culte, tandis que le tombeau érigé en l'honneur des rois fut tout à fait considéré comme un temple appelé *paḷḷippaṭai*. La construction de *paḷḷippaṭai* a été notée tant chez les Pandyas que chez les Cholas et a ensuite disparu.

Actuellement, les villageois offrent un culte tous les ans, le 18^e jour du mois d'*āṭi* – en l'honneur de *Vēṭiyappaṇ*, en lui demandant la pluie afin d'assurer la prospérité et la richesse du village. Lors des rituels, les villageois offrent à *Vēṭiyappaṇ* des boissons alcoolisées, des cigares et des armes, des couteaux, etc. D'après la nature des offrandes, on peut voir que la divinité qui reçoit le culte est une divinité villageoise d'origine 'non brahmanique'.

Ce n'est qu'à l'époque de l'introduction massive des inscriptions royales, que nous remarquons la disparition des monuments funéraires : ainsi le peuple perd le privilège d'utiliser l'écriture qui représente désormais le pouvoir dynastique. On voit très clairement un changement durant la période où les stèles funéraires disparaissent peu à peu tandis que seuls les édifices royaux commencent à proliférer et que les textes épigraphiques ne sont que des

¹⁹ Settā identifies 7 themes different for the commemoration of heroes, 1982.

²⁰ V.R.R. Dikshidar 1983 :245 ; K. Kailasapathy, 1962 : 235. Pour une interprétation différente, voir K.Rajan 2000 : 31.

²¹ « A close study [of Sangam works] reveals that the practice of megalithic cult underwent a dramatic change through the years and finally culminated into *vīrakkals* (herostones) around the 4th century A-D. particularly in Dharmapuri and Tiruvannamalai region » (Rajan.K. 2000:25).

enregistrements des dons aux temples par les familles royales et celles de leur entourage. Par ailleurs, ce changement, marqué par l'absence de stèles funéraires populaires, a certainement dû avoir une incidence sur le niveau d'alphabétisation de la masse populaire tamoule des régions de *tonṭai maṅṭalam* et *koṅgu maṅṭalam*.

Les inscriptions des stèles funéraires ne font que confirmer l'extension de la communication écrite, notamment dans des contrées non urbaines. L'écriture ne se limite pas qu'à un petit groupe privilégié d'administrateurs et des fonctionnaires du service royal. Ces documents par contre ne constituent pas des preuves d'une alphabétisation élevée comme l'indique Mahadevan (2003 :159-164). Nous retrouvons ici la question de l'alphabétisation de l'antiquité gréco-romaine à travers les études des inscriptions grecques et latines. A ce sujet, nous citerons « that the level of literacy in most parts of the Greco-Roman world at most periods did not rise above ten percent : notwithstanding the impression created by a profusion of humble graffiti at sites like Pompei [...], or the mass-produced stamps on common objects of daily use [...], the necessary preconditions for mass literacy did not exist in antiquity, and reading and writing skills are unlikely ever to have been acquired by more than a small segment of the population [...] » (Bodel John 2001 : 15). Cependant il est important de remarquer que l'on attribue « le miracle grec » en partie au système d'écriture phonétique par opposition à l'écriture égyptienne hiéroglyphique qui ne permettait pas la diffusion de l'alphabétisation. Ce qui montre l'importance du type d'écriture à la fois dans le développement de la communication et de la documentation écrites ainsi que dans la vulgarisation de l'alphabétisation.

Si le taux d'alphabétisation reste toutefois à vérifier, le rôle des stèles funéraires dans la popularisation de la communication écrite demeure incontestable. Les stèles funéraires avec leurs inscriptions érigées par le peuple s'adressent également au peuple. Ces inscriptions étaient accessibles au grand public, de par leur emplacement, plus que celles *tamiḷ-brāhmī* et des temples.

5.1. Structure des inscriptions de stèles funéraires :

Le texte épigraphique s'élabore autour de données indispensables — à savoir le nom du héros, son entourage familial, le lieu, le type de combat, — enlèvement (*nirai kavartal*) ou récupération de troupeau de bétail (*nirai miṭṭal*) — et les protagonistes, l'année de règne du roi, le royaume auquel appartiennent les clans en querelle. Toutes ces données font partie intégrante du texte de stèles funéraires et sont présentées dans un ordre précis. C'est cet ordre qui constitue en soi dans un premier temps une grammaire du texte comme dans les inscriptions de temples (Murugaiyan, 1997).

Nous donnerons ci-dessous la traduction d'une inscription du 7^e siècle (C. 1971-50).²²

²² Dans toutes les références, C indique le volume *Ceṅkam naṭukaṅkaḷ*, 1972. Archeological department of Tamil Nadu, et les chiffres renvoient au numéro de chaque inscription.

Au roi Maindra Paruman
 la 38^e année (de son règne),
 kanda viṇṇaṇar petits enfants
 du roi Vāṇakō,
 Lors de l'enlèvement de troupeaux à Kūṭal
 (c'est) la pierre (plantée en mémoire) de Kākaṇṭi aṇṇāvaṇ,
 le serviteur de Poṇṇarampaṇār,
 tombé en récupérant les troupeaux;
 (cette) pierre a été plantée
 par les guerriers de Kūṭal

Même lorsque l'inscription porte le nom du roi Pallava Maindra Paruman, adaptation phonologique en tamoul de Mahendra Varman, les informations qui suivent ne relatent absolument pas les exploits du roi, bien au contraire, elles indiquent seulement des combats entre les clans, serviteurs du roi.

Les stèles funéraires, à la fois objet et texte, renvoient, en effet, à 1) une écriture *vaṭṭeluttu*, une période de transition de l'écriture tamoule, 2) un emplacement (près du champ crématoire, dans la forêt, au bord de lacs ou étangs), 3) un public (rural et pastoral) et 4) un contenu. Les trois derniers points permettent largement d'opposer les stèles funéraires à un édifice royal. Ces monuments populaires et commémoratifs apportent des éclaircissements sur le statut et l'importance des guerriers ainsi que sur l'organisation sociale d'une région rurale du pays tamoul. On constate également que les techniques d'écriture et l'érection des monuments commémoratifs n'étaient pas réservées exclusivement à la famille royale et à des couches sociales privilégiées. Ce qui, par ailleurs, corrobore l'idée que l'utilisation de l'écriture s'était répandue jusqu'au peuple des régions rurales.

D'après les données paléographiques, le *vaṭṭeluttu*, dérivé de l'écriture *tamiḷ*-brahmi, apparaît dès le 3^e siècle et devient plus élaboré autour du 7^e siècle. C'est justement pendant cette période que fleurissent les inscriptions de stèles funéraires dans la région nord du Tamil Nadu. Le choix de l'écriture dans les stèles funéraires est également révélateur de faits politiques et culturels au pays tamoul : *vaṭṭeluttu*, 63% ; *tamiḷ* 37% ; le *grantha* apparaît avec l'écriture *tamiḷ* seulement dans 8% des cas. L'emploi de l'écriture *tamiḷ* est attesté seulement à partir du 9^e siècle (Govindaraj, R. 1994 :3). En général, dans les inscriptions tamoules, jusqu'au 8^e siècle, le *vaṭṭeluttu* occupe la première place dans tout le pays tamoul ; une grande partie des inscriptions de Pallava est en *vaṭṭeluttu*. Enfin, le *vaṭṭeluttu* fut employé comme écriture des documents royaux des Pandyas²³. Par ailleurs, la partie nord du Tamil Nadu où l'on trouve des stèles funéraires fut très fréquentée par les jâins et les commerçants et ces derniers utilisaient le *vaṭṭeluttu* (Pungunran 1989 :40 ; Soundara Rajan 1982).

²³ Chaque dynastie/royaume semble avoir favorisé un système d'écriture pour ses documents royaux/officiels qui sont généralement gravés sur des plaques en cuivre : chez les Pallavas, les écritures *tamiḷ* et *grantha*, chez les Cholas, l'écriture *tamiḷ*. (Nagasamy R. 1972: 16-25 ; Govindaraj, R. 1994).

5.2. Stèles funéraires, langue et société :

Les inscriptions de stèles funéraires se distinguent des autres inscriptions par leur contenu et le public visé. Ces inscriptions, jusqu'à la fin du 7^e siècle, sont caractérisées par une très faible présence d'éléments indo-aryens. A partir du 8^e siècle, les inscriptions empruntent petit à petit la forme des inscriptions royales —celles de temples—, structure de plus en plus élaborée avec invocations, remerciements et imprécations. En effet, si les textes de stèles funéraires tardifs contiennent des emprunts sanskrits, c'est parce qu'on y emploie, entre autres, des formules consacrées, des expressions toutes faites en sanskrit, comme c'est la coutume dans les inscriptions du temple. Ce qui revient à dire qu'en empruntant une forme élaborée, les inscriptions de stèles funéraires tardives ont recours également au sanskrit. En effet, nous avons comparé deux inscriptions de Pallavas du 6^e siècle, l'une de temple (document royal) et l'autre de stèle funéraire. Dans une inscription sur bronze, du roi Simhavarman à Pallankoyil, Zvelebil trouve 17 termes empruntés à l'indo aryen par rapport à un total de 89 bases lexicales tamoules (Zvelebil 1964 : 65) ; ce qui représente tout de même 19% d'emprunts à l'indo-aryen. Comparées à ce pourcentage, les inscriptions de stèles funéraires des 6^e et 7^e siècles n'en contiennent même pas 1%.

L'absence d'éléments indo-aryens ne peut s'expliquer par l'absence de « sanskritisation », comme le prétend A. Veluppillai.²⁴ Car la sanskritisation est un des aspects de la culture tamoule. C'est la manifestation d'un fait sociolinguistique et historique qui découle des contextes politiques et des contacts culturels. Si dans les stèles funéraires des 6^e et 7^e siècles on ne trouve pas d'élément indo-aryen, c'est aussi parce que c'est un édifice populaire et qui n'avait pas alors recours au langage épigraphique royal.

L'écriture grantha n'est employée que dans 8 % de cas. Car il n'y a presque pas de nécessité d'utiliser du sanskrit. Soundara Rajan avance deux raisons pour la non utilisation du sanskrit dans ces monuments populaires : 1) « les stèles funéraires ne sont qu'une expression populaire individualiste grossière », et 2) « en s'accrochant au tamoul, on démontre mieux sa fierté et son clan... »²⁵. Ces arguments ne tiennent pas compte des contextes socioculturels de ces monuments populaires, ni des inscriptions tardives qui ont recours à la fois à l'écriture grantha et aux emprunts sanskrits.

S'agissant avant tout de la fonction de la langue dans un contexte multilingue où coexistent plusieurs langues, cette situation n'est pas exclusive au pays tamoul, on la trouve dans toute l'Inde. Il suffit en effet de regarder l'histoire de l'épigraphie dans le sous-continent indien. Au moment où le bouddhisme atteint son apogée en Inde sous le règne d'Ashoka, seuls les

²⁴ « A considerable number of pure-Tamil inscriptions were also found in North Arcot, probably because sanskritisation penetrated this area quite late. » (1980 :173).

²⁵ Pour plus de clarté, nous reproduisons le passage ici : « Nor was Sanskrit to be even contemplated to be used for these hero-stone records in this period. This was perhaps due to two vital reasons: firstly, that the *vatteluttu* was already equally familiar with Sanskrit (...) but deliberately did not choose it as its language for a sturdy individualistic folk expression like hero-stones; and, secondly, their natural clan and pride was well displayed in sticking to Tamil language and their distinctive native script as different from Sanskrit, which was linguistically difficult for them to mouth ». (Soundara Rajan 1982:66).

prakrits ont été employés dans les inscriptions. Par conséquent, dans les inscriptions d'Ashoka, ce n'est pas le sanskrit qui a été utilisé (Deshpande 1979 :6), mais les dialectes indo-aryen moyens dit « Ashokan prakrits » (Salomon 1998 :136). La « sanskritisation » de l'épigraphie de l'Inde du Nord ne s'est pas faite du jour au lendemain²⁶.

L'établissement du tamoul en tant qu'institution sociale a toujours été lié aux grands empires Pallava, Pandya, Chola et Chera. Les stèles funéraires, monuments populaires, manifestent d'autres facettes de la société tamoule : c'est à dire jusqu'à la fin du 7^e siècle, ces inscriptions sont en écriture *vaṭṭeluttu* et se présentent souvent en une forme simple, sans invocation, bénédiction et imprécation, alors que ces éléments, empruntés au sanskrit et employés comme des expressions figées, font partie intégrante des inscriptions royales. Ce qui reviendrait à dire que la pierre commémorative en tant qu'édifice populaire, ne dépendant pas du patronage royal, avait recours à un autre type de tamoul, langue «non monarchique». A partir du 9^e siècle, le modèle royal, avec des expressions sanskrites, imposant ainsi l'écriture grantha, semble se généraliser petit à petit. Dans cet article deux aspects seront privilégiés: (1) les adaptations graphiques et les changements phonologiques récurrents et le phénomène de sandhi et (2) la formation de noms patronymiques et toponymiques²⁷.

5.3. Faits phonologiques et de sandhi :

Prétendre trouver des particularités dans l'inventaire phonologique de textes écrits — complètement figés — n'est guère plausible. Parmi les traits phonologiques les plus significatifs sont les cas d'adaptation des noms sanskrits en tamoul. Une grande partie de ce type d'adaptation phonologique et/ou orthographique se trouve également dans le corpus de la littérature tamoule ancienne. Les inscriptions de stèles funéraires jusqu'à la fin du 8^e siècle sont gravées en *vaṭṭeluttu*. En règle générale on ne trouve pas l'écriture *grantha* mélangée avec le *vaṭṭeluttu*. La seule et rare exception est l'utilisation de *śrī* devant le nom du roi. L'écriture *vaṭṭeluttu*, comme l'écriture dite *tamiḷ*, ne possède pas de graphème pour désigner les consonnes sonores et aspirées empruntées au sanskrit. A cet effet, on se sert de l'écriture *grantha* avec l'écriture *tamiḷ*, mais pas avec l'écriture *vaṭṭeluttu*.

Les exemples suivants montrent combien les noms d'origine sanskrite des rois Pallavas se conforment aux lois orthographiques tamoules. On relève cinq déviations dans « *kō vicaiya naraisiṅka parumaṅ* » (C.1971/36 :1-2.7^e) qui pourrait avoir la forme orthographique suivante : *kō vijaya naraisimha varmaṅ*. D'abord la substitution de /j/ consonne sonore palatale affriquée par /c/ sourde palatale affriquée. Ce changement est attesté dans plusieurs inscriptions Pallavas

²⁶ « EHS (Epigraphical Hybrid Sanskrit) does follow an overall pattern of development toward greater sanskritization over the first four centuries of the Christian era » (Salomon 1998:82).

²⁷ A la lumière des études paléographiques tamoules récentes, une relecture des inscriptions de stèle funéraire (*Ceṅkam naṭukaṅkaḷ*, 1972 et *Tarmapuri kalveṭṭukkaḷ*, 1975) semble nécessaire dans certains cas. Etant donné les risques d'erreurs de déchiffrement nous ne pouvons pas tenir compte de toutes les occurrences phonologiques et lexicales de notre corpus.

(SII.vol.12, Nos : 34, 41, 46).²⁸ Ensuite on trouve la diphtongaison du /a/ suivi d'une consonne palatale /y/, dans *vicaia* et *naraisiṅka*. On note ce phénomène régulièrement dans les environnements phonologiques mentionnés ci-dessus et dans toutes les régions (Veluppillai 1976). Troisièmement, le /h/ devient /k/ par assimilation, précédé d'une consonne nasale vélaire. Quatrièmement le /v/ en position intervocalique devient /p/. Cette alternance entre /v/ et /p/ est régulièrement observée dans toutes les régions. Enfin, pour des raisons d'harmonie articulatoire, l'adjonction de la voyelle /u/ entre le groupe consonantique /-rm-/, qui n'est pas autorisé en tamoul.

Un autre exemple qui illustre assez clairement à la fois l'adaptation orthographique et les changements phonologiques. *kō viyaiya ciṅkavinna parumar* (C.1971/30. 6^e), dont la transcription courante serait : *kō vijaya simha viṣṇu varmar*, mérite les remarques suivantes. /vijaya/ devient /vicaya/ enfin /viyaiya/ témoigne dans un premier temps d'une adaptation orthographique ensuite d'une palatalisation complète par l'affaiblissement de /c/. Ce phénomène est très courant en dravidien et est attesté dès l'époque du proto-dravidien²⁹. Ensuite /viṣṇu/ par assimilation devient /viṅṇa/, forme attestée dans d'autres inscriptions de temple³⁰.

Ce type d'adaptation orthographique ne se rencontre pas seulement dans des inscriptions de stèle funéraire, on le trouve aussi dans les textes littéraires. Tandis que dans les inscriptions de temple, et celles sur des plaques en cuivre on trouve en général les éléments phonologiques sanskrits transcrits en écriture *grantha*. Ensuite, la diphtongaison de la voyelle /a/ suivie d'une consonne palatale /-c-/, /-j-/, bien que reflétant une loi phonologique, se remarque également dans les textes littéraires anciens.

Par exemple :

<i>ciṅka</i>	'lion'	(<i>Cilap.</i> 26 .183)
<i>araicu</i>	'règne'	(<i>Puṣam</i> 26.6)
<i>araiyan</i>	'roi'	(<i>Cilap.</i> 29.14.1)

Le phénomène de sandhi s'observe de manière rigoureuse dans les textes littéraires. Par contre, dans les inscriptions de stèles funéraires, le sandhi n'est pas régulier. L'absence de l'augment -v- entre -a- et -i- et le redoublement de la consonne finale d'un mot devant une voyelle sont parmi ceux qui attirent notre attention. Les exemples relevés montrent que les règles de sandhi ne sont pas inconnues mais seulement qu'elles ne sont pas appliquées régulièrement. Cette absence ou présence sporadique ne constitue pas un des traits régionaux du tamoul. Dans ces inscriptions, on peut rencontrer une absence de glides /-y-/ et /-v-/.

²⁸ SII représente South Indian Inscriptions, Archaeological Survey of India.

²⁹ « Intervocalic -c- is often weakened to -y- in many [Dravidian] languages (...) since this weakening is very wide spread, it must have started in the later stages of proto-Dravidian ». Subrahmanyam, P.S. 1983 :331-332.

³⁰ Le *Glossary of Tamil Inscriptions* traduit *viṅṇakar* par 'temple de Tirumāl'. Le *Tamil Lexicon* donne également le même sens et propose la dérivation suivante *viṣṇu graha* devient *viṅṇagaram*.

Absence de /-y-/ :

<i>poṟṟokkai ø ar</i>	<i>poṟṟokkayar</i>	(C. 1971/59 – 7 ^e)
<i>peru puli ø ur</i>	<i>perumpuliyur</i>	(C. 1971/62 – 6 ^e)
<i>kō ø il</i>	<i>kōyil</i>	(C. 1971/78 – 7 ^e)
<i>paṭai ø oṭu</i>	<i>paṭaiyoṭu</i>	(C. 1971/100 – 7 ^e)
<i>nañcuni ø ār</i>	<i>nañcuniyār</i>	(D. 1972/23 – 7 ^e)

Absence de /-v-/ :

<i>aḷa ø iṟpāṭi</i>	<i>aḷavīṟpāṭi</i>	(C.1971/36-7 ^e)
<i>kō ø araīcaru</i>	<i>kōvaraīcar</i>	(C.1971/48- 7 ^e) ³¹
<i>maṟu ø atiraīcar</i>	<i>maṟuvatiraraīcar</i>	(C.1971/62-7 ^e)

L'emploi de sandhi dans les textes épigraphiques n'est pas inconnu mais il n'est pas systématique. A. Velupillai remarque également que le sandhi n'est pas observé systématiquement, même dans les inscriptions de Pandya au 9^e siècle³². Ce type d'absence d'augment -y- se trouve aussi dans d'autres langues dravidiennes. Chandra Sekhar montre, dans les inscriptions en Malayalam, vers la fin du 9^e siècle, des exemples où l'augment -y- n'est pas marqué en dépit du fait que *Līlātilakam*, grammaire du malayalam, prescrit le contexte de son apparition (Chandra Sekhar, A. 1953 : 33). Le kannada également, dans les inscriptions des 8^e et 9^e siècles, présente des cas d'absence d'augment (Gai, G.S., 1946 : 11-12).

De toute manière, le sandhi tel que décrit dans les grammaires traditionnelles concernait les variétés littéraires (langues de la poésie), mais n'était pas destiné aux différents dialectes (régionaux) ni à la langue des inscriptions tamoules. L.V. Ramaswami Aiyar, dans son "Dravidic Sandhi", montre en détail que, comparés au tamoul littéraire (Literary Tamil), beaucoup de changements de sandhi sont absents en tamoul parlé, en kannada et en télougou ; et dans d'autres langues dravidiennes à tradition orale, ces changements sont peu significatifs³³. Dans ce qui précède, il devient évident que le phénomène de sandhi est propre, sinon obligatoire, à la poésie. Certains éléments phonologiques que nous avons examinés montrent une déviation par rapport à un modèle standard fixé par les grammaires. Ces changements phonologiques se rencontrent également dans les textes littéraires tamouls anciens. Ces éléments phonologiques ne sont pas suffisants pour en tirer une conclusion, cependant, ces traits amènent à situer les inscriptions de stèle

³¹ Dans une inscription du 10^e siècle nous avons remarqué les deux noms avec liaison : *aḷavippāṭi* et *kōvaraiyar* (C.1971/45-10^e).

³² « The absence of glide between the noun and the case marker, between the noun/verb and the conjunctive -um and in internal Sandhi seems to be a peculiar characteristic of the inscriptions of the first Pandya Kingdom. » 1976, p.188.

³³ « (...) and further in view of the fact that many of the special changes of literary Tamil are absent in the colloquials of Tamil from an early period (as shown by the absence of these changes in the colloquial portions of the early Tamil inscriptions), it would be safe to think that apart from a type many of the special external Sandhi changes of literary Tamil might not have struck deep root in Kannada and Telugu » (Ramaswami Aiyar, 1937:95). Voir également Andronov, M.S. 1989 :34-35). Manian nous fait remarquer en tamoul moderne — dans la presse — l'emploi irrégulier des règles de sandhi (Manian, T. 1980 : 69-91). En ce qui concerne le kannada, « It (Euphonic junction of letters — Sandhi, Sanihite) occurs in the ancient, medieval and modern dialect, especially in poetry. The Colloquial dialect and modern prose writings often disregard it ». (Kittel, F. Rev. [1908] 1982, p.170.)

funéraire en relation avec d'une part celles de temples et d'autre part les textes littéraires anciens.

5.4. Noms patronymiques et toponymiques :

Les inscriptions des temples, étant des documents royaux, emploient une langue de style « monarchique » caractérisée par l'utilisation courante des éléments indo-aryens. Comme l'a fait remarquer Pillai, K.K. les rois tamouls ont commencé à sanskritiser leurs noms patronymiques dès le 7^e siècle, tandis qu'au début leurs noms étaient en « tamoul pur ».

De plus, avec la création des *brahmadēya* « terre offerte aux brahmanes », les toponymes, composés à partir de concepts brahmaniques, deviennent une source intéressante de diffusion culturelle qui aurait pu passer inaperçue sans le précieux témoignage de leur étymologie. On trouve ainsi, par exemple, *caturvē-timaṅkalam*, dérivé de *caturvedin*, qui signifie « village de gens possédant les quatre Védas (brahmanes) » ou encore *kāmatamaṅkalam*, qui a pour base *kāma-da* « (village) qui exauce les désirs ». Par contre les noms de villages cités dans les stèles funéraires se terminent, par exemple, par *ūr*, ou *pāṭi* « un village qui n'est pas un *brahmadēya* », habité par les non brahmanes, et s'opposent ainsi aux noms se terminant par *maṅkalam*, qui sont rares dans ces inscriptions.

Toujours à propos de la source épigraphique tamoule, B. Stein déplore le manque d'information sur les couches non brahmanes de la société tamoule³⁴. En réponse, par ailleurs, Hart, G. plaide pour l'importance du corpus de saṅgam, à défaut de matériaux épigraphiques, pour une meilleure compréhension de la société tamoule avant le 9^e siècle³⁵. Nous insisterons, pour notre part, sur les inscriptions de stèles funéraires qui demeurent une des sources épigraphiques importantes, sinon uniques, sur la société tamoule à la fois non monarchique et non brahmanique ni d'une société agraire mais d'une société pastorale. Comme les termes techniques indispensables pour comprendre les textes épigraphiques — l'étude de la formation des noms propres et de lieux — est indispensable pour comprendre la société, ses évolutions politiques et culturelles.

5.4.1. Noms patronymiques :

cāṭṭa et **cāṭṭan** (C.1971-62 :5. 6^e ; C.1971-113 :8-9. 7^e ; D.1974-67 : 6. 7^e).

On trouve ce terme dans plusieurs inscriptions, de *sārtha*, (sanskrit), *sāṭṭha* (IAM) 'groupe de marchands, caravaniers'. Ce qui corrobore l'idée que cette région fut fréquentée par les marchands.

ēraṅ (D.1974-82 :10.p.8. 6^e) : ēṛu + an

³⁴ « In fact, it may be suggested that the creation and constitution of brahmadeya, on which great attention has been focused by historians, inform us less about other villages — non-Brahman ones of various kinds — than they suggest about how the locality as a whole was controlled by its dominant landed groups » Stein [1975] 1997:72.

³⁵ « Not only does ancient Tamil literature furnish an accurate picture of widely disparate social classes ; it also describes the social condition of Tamil Nad much as it was before the Aryans arrived in the South » (p.42). « Thus we see that a careful investigation of the political organization described in the anthologies can clarify a great many points of South Indian History » (p. 53). Hart [1975] 1997.

ēru 'le nandhi, la monture de Shiva' et -an suffixe pronominal de la 3^e personne au masculin singulier, c'est à dire «celui qui possède le nandhi».

kākaṅṅi (C.1971-50 :9. 7^e):

kā + kaṅṅi signifient respectivement 'protection' et 'troupeau de bétail' peut s'interpréter comme « gardien de bétail » donc « vacher, bouvier »³⁶.

kāvati vaṭukan (D.1972.20) : kā + vadi + vaṭukan

kāvati « gardien de l'aire de repos du bétail ». vaṭukan est le nom du groupe de population « vaḍugas », qui signifie 'le vaṭukan gardien de l'étable' (Pungunran 1989 :59).

māraṅ (c.1971-72; D.1972-14: p.89. 6^e).

Ce nom est attesté dans plusieurs inscriptions. Il apparaît également dans la littérature tamoule où il est défini comme 'Pāṅṅiyaṅ family name' (*Tamil Lexicon* ; Marr, J.R. (1985 : 528). Dans de nombreuses inscriptions de Pāṅṅiyas, le terme māraṅ est employé comme un déterminant dans la composition des noms de rois et des titres royaux (SII.vol. XIV).³⁷ Dans le *Muttollāyiram*, œuvre littéraire du 9^e siècle, māraṅ apparaît dans environ 23 occurrences et se rapporte seulement au royaume de Pāṅṅiya. Ce personnage māraṅ est qualifié souvent de guerrier destructeur - Māraṅ avec une lance longue, pointue, entachée de sang ; Māraṅ le guerrier féroce, Māraṅ aux yeux rouge -. Mais dans les inscriptions funéraires, māraṅ n'a aucun lien avec le roi ni avec l'entourage royal. Toutefois, son origine étymologique reste à préciser³⁸.

poṅṅantiyaru est composé de poṅ+nantiyar (C.1971-33 :4-5. 6^e)

Le préfixe poṅ- est employé comme un titre honorifique signifiant un groupe aisé. Ce mot d'origine dravidienne poṅ- dont le sens 'or' est couramment attesté et désigne aussi la richesse, les bijoux, la beauté (DED-3732). Il est fort intéressant de remarquer que ce mot dans son évolution historique et au sein de sociétés pastorales désigne aussi le troupeau de vaches. Cette évolution sémantique se trouve bien attestée en Kotha, langue dravidienne du nord à tradition orale, où ce mot poṅ signifie aussi 'vache' (DED-4570). Ce terme est employé ici comme un titre.

nantiyar : nanti+ar (marchand d'huile+particule honorifique)

Parmi les nombreux sens fournis dans le Tamil Lexicon, on peut retenir celui de marchand/presseur d'huile. Le nom poṅṅantiyaru pourrait donc signifier « le riche marchand d'huile ».

poṅmāntanār (C.1971-68 :6. 7^e) : poṅ + māntanār

poṅ (cf. plus haut) māntanār « mâle » poṅmantar se laisse donc interpréter comme l'homme (le chef) des propriétaires de bétail.

poṅṅarampanar : poṅ+ arampaṅ + ar (C.1971-50-8. 7^e)

poṅ (cf. supra) – arampaṅ (malfaisant, méchant)⁴⁰. Ce qui signifie « un méchant guerrier ».

Perrāṅṅān (D.1974-82 :6. p. 8. 6^e) perram + āṅṅān

perram « les troupeaux de vaches », āṅṅān « celui qui règne » ; ce qui peut s'interpréter en « le maître des troupeaux, bouvier ».

Les noms propres que nous venons d'analyser décrivent les qualités ou attributs des personnages de stèles funéraires. Chaque constituant de patronyme renvoie à une réalité socio-culturelle de chaque individu. En effet, le mot poṅ devient progressivement un préfixe indiquant un titre honorifique.

³⁶ kaṅṅi signifie « buffle mâle » dans Tol. Por.623.

³⁷ SII = South Indian Inscriptions, Vol XIV. Pāṅṅiya Inscriptions. Edited by Ramanatha Ayyar, A.S. The Director General Archaeological Survey Of India.1986.

³⁸ "In the state of our knowledge, however, it must be admitted that none of these family names [Vaḷuti, Māraṅ, Celiyaṅ, Pāṅṅiyaṅ and Kauriyaṅ] is capable of certain derivation" (Marr, J.R. 1985:130).

³⁹ Pour une discussion détaillée, voir Pungunran, 1989 :67, et C. Malarvili, 1983.

⁴⁰ cf. arampu (méchant, malicieux) dans akanānūru, 179-9 ; arampaṅ (TL)

Cette extension sémantique ne devient évidente que si on connaît l'écologie culturelle de cette région. Des noms comme *māraṇ*, *cāṭṭaṇ* que nous avons examinés ici ou d'autres tels que *kaṇi mātaṇār* (*gaṇi*), *cōmāci* (*sōmayājii*) sont des indicateurs du degré de contacts culturels qui a transpercé tous les niveaux de la société. Ces noms patronymiques ne font que traduire les conditions sociales et les préoccupations économiques du peuple tamoul qui habitait cette région.

5.4.2. Noms toponymiques :

Les noms de lieu, plus que les noms patronymiques, relèvent de paysages *kuriñci* (région montagneuse) et *mullai* (région forestière). Comme en témoigne l'étymologie des noms de lieu, les héros de stèles funéraires n'habitaient pas les *brahmadēyas* (villages des brahmanes).

nari paḷḷi (D.1974-76)

nari 'renard'; *paḷḷi*, s'emploie comme terminaison de nombreux villages, et signifie en générale 'hameau, bourg, habitation'. Dans ce contexte on y trouve plusieurs sens : 'habitation des bergers, étable ou aire de repos, temple ou monastère jaïns et bouddhistes, (Pungunran, 1989, p.58), signifie « hameau du renard ».

āntai pāṭi (C.1971-77. 7^e)

āntai 'chouette', *pāṭi* 'terminaison d'un grand nombre de villages de mullai (forêts). Il signifie également un *cēri*, lieu d'habitation, village de la région de mullai (*tivākara nikaṇṭu*, *piṅkala nikaṇṭu*).

karuṅkāli pāṭi < *karuṅkāli* + *pāṭi* (C.1971-113)

karuṅkāli, variété d'arbre (*diospyros tupru*) répandu dans cette région. *pāṭi* – nom générique des lieux d'habitation de la région de mullai⁴¹ ; village des bergers, qui signifie « hameau de *diospyros tupru* ».

kūṭal (C.1971-50 :6. 7^e)

signifie 'confluence' ou 'embouchure de rivière', forêt dense (Tamil Lexicon) ; en kannada, il désigne aussi un lieu de repos.

caṅka maṅkalam < *caṅka*+ *maṅgalam* (C.1971.100. 7^e)

maṅkalam 'bonne augure', 'prospérité' : entre dans la composition de nombreux noms de *brahmadēya* villages. Ce suffixe est très couramment employé dans les inscriptions de temples, alors qu'il est très rare dans les inscriptions de stèles funéraires. Pungunran suggère que, dans ce cas, il pourrait s'agir d'un chef-lieu.

mērkōvalūrṇāṭu < *mēl* + *kōvalūr* + *nāṭu* (C.1971/36)

mēl 'ouest', *kōval* (*kōvalar* ou *kōvaṇ*) signifie 'les bergers', *ūr* 'la ville', se compose aussi couramment avec les noms de ville ; *nāṭu* 'pays' : représente ici une « division administrative ». Ce qui se traduit par « le pays ouest des bergers ».

Kuppai ūr (D.1972-20 : 8.p.81. 6^e)

kuppai veut dire en général, 'ordure, déchet, fumier'. Dans le milieu rural il désigne particulièrement le fumier.

Les noms de lieu que nous venons de voir nous permettent de mettre en évidence le lien entre les toponymes et ses habitants. Les termes génériques comme *paḷḷi*, *pāṭi*, *maṅkalam*, ainsi que les termes comme *kuppai* montrent la spécificité de la vie sociale d'un peuple berger, rural et les habitants de la région montagneuse. D'autre part, les termes administratifs tels que *kōṭṭam*, *ūr*, *nāṭu*,

⁴¹ Sethupillai, R.P. 1950, p.13.

que l'on trouve en abondance dans les inscriptions de temple et à l'époque médiévale, font bien partie également du peuple de stèles funéraires⁴².

6. Conclusion :

Les conditions sociales et politiques dès le 2^e siècle avant J.-C. ont permis au pays tamoul, à l'extrême sud de l'Inde, de se créer un système d'écriture, — du brahmi au tamīl-brahmi — puis progressivement d'autres systèmes d'écritures. De plus, des conditions sociales, culturelles et institutionnelles ont suscité un intérêt pour utiliser ces systèmes d'écriture — *tamīl-brāhmī*, *vaṭṭeluttu* et *tamīl* — tantôt pour leur documentation ou pour leur communication. Dans ce contexte, les stèles funéraires sont d'une importance capitale en ce qu'elles nous indiquent que l'installation des monuments et l'utilisation de l'écriture n'était pas l'exclusivité des familles royales et de leur entourage. Ainsi la population rurale et pastorale avait le privilège d'être honorée et en même temps elle contribuait activement à la construction de l'histoire.

Les stèles funéraires incarnent tout de l'édifice populaire : le héros en question est un guerrier — serviteur — le monument se trouve en général en dehors de la ville — au bord du chemin, dans la forêt ou près d'un bosquet, d'un étang ou d'un lac —, le pouvoir divin qui est incarné dans la stèle funéraire est considéré comme dangereux et engendre la peur. La stèle funéraire devient un lieu de culte et par-dessus tout, la divinité protectrice de la stèle funéraire est carnivore, consomme du tabac et des boissons alcoolisées. La stèle funéraire n'est pas répandue dans tout le Tamil Nadu mais est une pratique plutôt régionale, confinée dans la partie nord-ouest, et une grande majorité d'entre elles appartient à la dynastie pallava.

Malgré son origine populaire, la langue des stèles funéraires ne porte pas d'empreinte de vulgarisme et en même temps elle ne correspond pas non plus à la 'langue épigraphique royale'. Dans une logique de pouvoir politique et de hiérarchie socioreligieuse et culturelle, la stèle funéraire en tant qu'édifice populaire nous révèle tout à fait une autre réalité sociolinguistique. Entre le monde des belles lettres et le monde royal, le peuple disposait également d'un langage approprié à son milieu au moins jusqu'à la fin du 8^e siècle. Les quelques exemples d'adaptation orthographique et de sandhi et des formes nominales que nous avons examinés en témoignent. Toutefois, ces inscriptions des gens du peuple s'acheminent progressivement vers un style épigraphique royal. Dès le 9^e siècle, on rencontre des inscriptions de stèle funéraire d'une structure élaborée comprenant des parties d'invocation, de protection et d'imprécation, et accompagnée des outils linguistiques indispensables et adéquats à cet effet. Ce qui allait de pair avec l'évolution politique et culturelle de cette région.

⁴² Nagaswamy, dans sa préface, indique le développement de nouveaux termes techniques administratifs dans ces régions, au fur et à mesure des changements politiques et des invasions étrangères. (1975, pp.v-vii).

Bibliographie

- Agesthalingom, S. ; Shanmugam, S.V. 1970. *The language of Tamil inscriptions*. Annamalai University, Annamalainagar, Inde, 288 p.
- Anavaratanayakam Pillai, S. 1974; The Sanskritic Element in the vocabularies of the Dravidian languages. Dravidic Studies No. III. In Collins Mark (Ed), Dravidic Studies, University of Madras, pp 81-168.
- Andronov, M.S. (1969) 1989. *A Grammar of Modern and Classical Tamil*. New Century Book House Private Ltd., Madras, Inde, 376 p.
- Bodel, John. 2001. "Epigraphy and the ancient historian". In Bodel John (Ed) *Approaching the ancient world, Epigraphic evidence*. Routledge, London and New York
- Chandrasekhar, A. 1953. Evolution of Malayalam. Deccan College, Poona, India, 220 p.
- Deshpande, M.M. 1979. *Sociolinguistic Attitudes in India : an Historical Reconstruction*. Karoma Publishers Inc. Ann Arbor, USA, 162 p.
- . 1986. "Sanskrit Grammarians on Diglossia". In *South Asian Languages : Structure, Convergence and Diglossia*. Motilal Banarsidass, pp . 313-321.
- Dharwadker, V. (Ed.) 1999. *The Collected Essays of A.K. Ramanujan*. Oxford University Press, New Delhi, 638 p.
- Diskalkar, D.B. 1957. "Classification of Indian Epigraphical Records". In : *Journal of Indian History*, vol. XXXVI. University of Travancore, Trivandrum, Inde, pp.178-205.
- . 1957. "Dravidian or South Indian Inscriptions". In : *Journal of Indian History*, vol. XXXIV. University of Travancore, Trivandrum, Inde, pp. 174-181.
- Emeneau, M.B. and Burrow, T. 1962. Dravidian borrowings from Indo-Aryan. University of California Press. Berkeley and Los Angeles.
- Filliozat, Pierre-Sylvain. 1992. *Le Sanskrit*. Collection Que sais-je? Presses Universitaires de France, Paris.
- Gai, G.S. 1946. *Historical Grammar of old Kannada*. Deccan College, Poona, Inde, 231 p.
- . 1986. *Introduction to Indian Epigraphy*. Central Institute of Indian Languages. CIIL Printed Press, Mysore, Inde, 64 p.
- Govindaraj, R. 1994. Evolution of script in Tamil Nadu (en tamoul). Tamil Archaeological Society Special Issue No.1. Tamil University, Tanjavur.
- Gros, F. 1983. "La littérature du Sangam et son public". In : *Purusartha 7*, Paris, pp.77-107.
- Hart, G. L. 1976. *The Relation between Tamil and classical Sanskrit Literature*. Volume X, Fasc. 2, , [pp. 318-351], in *A History of Indian Literature*. Otto Harrassowitz, Wiesbaden.
- . 1975. *The Poems of ancient Tamil. Their Milieu and their Sanskrit Counterparts*. Center for South and Southeast Asia Studies, University of California Press, USA, 308 p.
- . 1997. "Ancient Tamil Literature: Its Scholarly Past and Future". In Burton Stein (Ed.) *Essays on South India*. Munshiram Manoharlal Publishers, Delhi, pp. 41-63.
- Karashima, N. 1985. *Indus Valley to Mekong Delta, Explorations in Epigraphy*. New Era Publications, Madras, 335 p.
- . 1996. "South Indian Temple Inscriptions : a new Approach to their Study". In : *South Asia*, Vol. XIX-1, pp. 1-12.
- Kasinathan, N. 1978. *Hero-Stones in Tamil Nadu*. Arun Publications, Madras, Inde, 66 p.
- Kittel, F., Rev. 1982, *A Grammar of the Kannada Language*. AES reprint. Delhi.
- Malarvili, C.T. 1983. *ceṅkam naṭukaṇkaḷil poṇ*, All India Tamil Teachers Association, vol.3. Annamalai Nagar. Pp. 487-490.
- Manian, T. 1980. *pattirikait tamiḷ*. Manikkam Publishers, Tirucci.
- Mankayarkkarasi Siva. 1994. "tamiḷar vaḷipāṭṭiṇ tōṛramum vaḷarcciyum : ōr iyakkaviyal nōkku". In *centamiḷcelvi*, Mars.
- Marr, J.R. 1985. *The Eight Anthologies*, Institute Of Asian Studies, Madras.
- Meenakshisundaran, T.P. 1965. *A history of Tamil Language*. Linguistic Society of india. Deccan College. Poona.
- Murugaiyan, A. 1998. «Organisation prédicative dans les textes épigraphiques tamouls», [paper N°0358] in *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists*, Oxford, Pergamon Press.

- Nagaswamy, R. (Ed.) 1974. *Seminar on Hero-Stones*. State Department of Archaeology, Madras, Inde, 110 p.
- Nayak, H.M. ; Gopal, B.R. (Eds.) 1990. *South Indian Studies*. Geetha Book House Publishers, Mysore, Inde, 1030 p.
- Pillai, K.K. 1954. "The Brahmi Inscriptions of South India and the Sangam Age". In : *Tamil Culture*, pp. 175-183.
- Raghava Varier M.R. 1999. "Social roots of the early Indian Palaeography", *IHC Proceedings*, 60th session, pp 1034-1051.
- Rajan, K. 2000. *South Indian Memorial Stones*. Thanjavur.
- Ramanujan, A.K. 1985. *Poems of Love and War, from the Eight Anthologies and the Ten Long Poems of Classical Tamil*. Columbia University Press/UNESCO, New York, 329 p.
- Ramaswami Aiyar, L.V. 1937. "Dravidic Sandhi". In : *Quarterly Journal of the Mythic Society*. Vol. XXVIII(1), pp.94-107.
- . 1938. "The language of Tiruvalluvar's Kural". In : *Quarterly Journal of the Mythic Society*. Vol. XXVIII(3), pp.191-204.
- Salomon, R. 1998. *Indian Epigraphy. A Guide to the Study of Inscriptions in Sanskrit, Prakrit, and the Other Indo-Aryan Languages*. Oxford University Press, New York, 378 p.
- Sethupillai, R.P. 1954. "Place Names in Tamil Akam". In : *Tamil Culture*, IV-4, pp.82-91.
- . 1955. "Place Names of Agricultural Regions or Marutham". In : *Tamil Culture*, IV-4, pp.323-336.
- Settar, S ; Sontheimer, G.D. (Eds.) 1982. "Memorial Stones". In : *South Asian Studies XI-11*. Institute of Indian Art History, Karnatak University, Dharwad, Inde, 392 p.
- Shanmugam, S.V. 1989. *moli valarcciyum moli unarvum*, Manivasakar nulakam, Chennai.
- . 1988. "Concept and coinage of technical terms in Tolka:ppiyam", *Journal of Annamalai University (humanities)* Vol 33. 144-155.
- Singaravelan, C. 1980. "Language of the Bhakti Literature". In: Subramanian, S.V.; Irulappan, K.M. (Eds.) *Heritage of the Tamils Language and Grammar*. International Institute of Tamil Studies, Madras, pp 215-229.
- Soundara Rajan, K.V. 1982. "Origin and spread of Memorial Stones in Tamil-Nadu". In Settar, S.; Sontheimer, G.D. (Eds) *Memorial Stones (a study of their origin, significance and variety)*, Institute of Indian Art History, Karnatak University, Dharwad.
- Stein, Burton. 1997. "The State and Agrarian Order in Medieval South India: A Historiographical Critique". In Stein Burton (Ed) *Essays on South India*. Munshiram Manoharlal Publishers, Delhi, pp. 64-91.
- Subrahmanyam, P.S. 1983. *Dravidian Comparative Phonology*. Annamalai University, Annamalainagar, Inde, 459 p.
- Subramoniam, V.I. 1954. "The Importance of Tamil Epigraphy". In : *Tamil Culture*, vol. III-2.
- Tieken, Herman, 2001. *Kāvya in South India: Old Tamil Caṅkam Poetry*. Egbert Forsten. Groningen.
- Vaidyanathan, S. 1971. *Indo-Aryan Loanwords in Old Tamil*, Rajan Publishers, Madras.
- Veluppillai, A. 1980. *Epigraphical Evidences for Tamil Studies*. International Institute of Tamil Studies, Madras, Inde, 188 p.
- . 1976. *Study of the Dialects in Inscriptional Tamil*. University of Kerala, Trivandrum, Inde, 1132 p.
- Viswanathan Peterson, I. 1989. *Poems to Siva. The Hymns of the Tamil Saints*. Motilal Banarsidass Publishers Private Ltd., Delhi, 382 p.
- Zvebil, K ; Vacek, J. 1970. *Introduction to the Historical Grammar of the Tamil Language*. Oriental Institute in Academia Publishing House, Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, Tchecoslovaquie, 222 p.
- Zvebil, K. 1964. "Spoken Language of Tamilnad", *Archiv Orientalni*, 32, pp 237-264.
- . 1970. *Comparative Dravidian Phonology*. Mouton, The Hague.Paris.
- . 1995. *Tamulica et Dravidica. A Selection of Papers on Tamil and Dravidian Linguistics*. *Orientalia Pragensia XIII*, Karolinum-Charles University Press, Prague, Tchecoslovaquie, 295 p.